

L'espace, le dedans, le dehors

La question que nous devons obligatoirement nous poser est : qu'advient-il de chacun des membres du groupe, lorsque la cabane est introduite dans la classe ? Induit-elle des effets thérapeutiques pour certains enfants ?

Nous pourrions choisir une perspective éthologique : toutes les études effectuées dans ce domaine montrent l'importance capitale du territoire, de la place et des espaces protégés. La biologie des comportements nous renseigne sur la classe-bocal : les poissons attaquent lorsqu'un autre poisson menace de les dévorer (16). Certes, la pédagogie coopérative a déjà enfoncé de nombreuses brèches dans ce domaine : la prise de pouvoirs par le biais du conseil, l'émergence de la parole-vraie de l'enfant (quoi de neuf, texte libre, etc.), le travail en ateliers ont permis d'ôter l'estrade symbolique sous les pieds de l'enseignant. Ainsi, il est moins perçu comme Tout-Puissant, omniscient. Pourtant dans l'espace-classe, son regard est toujours présent. Big brother.

Échapper au regard de l'adulte...

La cabane brise l'unicité, l'entité classe-maître-tout-puissant-unique en dépositionnant les éléments. Puisqu'il existe un endroit neutre (ou qui le deviendra) cela permet à chaque enfant de s'échapper du regard de l'adulte tout en restant dans la loi, et à l'enseignant d'être quelque part — sujet réel — puisqu'il n'est plus partout ! La perception fantasmagorique du maître par l'élève est ambivalente puisque régie par la double imago (17).

Effectuons un retour rapide dans l'ontogénèse de l'enfant pour mieux comprendre « comment ça se passe ».

Première période : phase anobjectale ; moi-tout. L'enfant ne perçoit pas la différence entre lui et le monde. Il se croit autosuffisant : il est le corps de la mère, le corps de la mère est sien. Cela correspond aux premières semaines de nourrissage, vécues comme vie intra-utérine.

Puis a lieu la première blessure narcissique où l'objet (sein ou biberon : c'est le symbole qui compte ; la mère donnant le sein se situe dans le même registre que le père donnant le biberon) commence à être perçu sur le mode du manque.

C'est l'origine de l'angoisse primaire fondamentale ; ce qui est désiré, c'est le « bon sein » : première imago maternelle de la mère-bonne qui satisfait tout désir, d'où désir pour le nourrisson de fusion, de retour dans la mère.

Vers six mois, environ, le clivage moi-objet, moi-sujet s'effectue. Le sujet percevant l'objet se perçoit lui-même par un phénomène de feedback. Il y a à la fois angoisse à être soi-même (désir de fusion) et peur d'être tué. La mère est, en même temps, perçue comme celle qui étouffe, qui dévore : mère-mauvaise. C'est ce qu'on nomme la double imago (18) : la même personne est à la fois totalement désirée et totalement effrayante.

La perception de l'enseignant est tout aussi ambivalente. L'élève désire la fusion (certains passages des monographies de Tony ou de Pierrot) car l'adulte est perçu comme tout-bon, sauveur-sauveur. En même temps, c'est l'angoisse : va-t-il nous dévorer ou va-t-il nous laisser exister ? Bien souvent d'ailleurs, les conduites de violence ne font que dire ce désir d'exister (19).

La cabane a brisé le cercle. Elle est réelle, s'introduisant, brisant une perception imaginaire ; elle dépositionne la classe imaginaire et la classe réelle. Est-ce d'ailleurs un hasard si elle n'est jamais un lieu banal à sa construction ? Nous sommes persuadés qu'elle ne peut l'être, à priori, du fait du poids de l'imaginaire.

• Relisons ce qu'écrivait Serge : d'abord deux cabanes. Deux ! Deux cabanes-utérus qui réactivent la dichotomie bon/mauvais, voire même oralité/analité. Une cabane-utérus, lieu refuge où l'on peut manger, où l'on perçoit l'extérieur depuis l'intérieur, où l'on entre à quatre pattes ; cette cabane « bonne », directement utile à des enfants particulièrement violents, comme Pierrot ou Joseph, parce qu'elle leur permet un retour temporaire à la sécurité intra-utérine dont ils ont besoin pour se reconstruire. Et une cabane « mauvaise », lieu où l'on va « déposer sa merde » où l'on peut revivre le stade sado-excrémentiel pour mieux le dépasser.

• Relisons aussi Maryvonne avec soin coin-dodo, « bon » temporairement pour Magalie et son coin w.-c. pour les injures.

... en restant dans la classe

A ce stade, si nous nous situons au niveau du développement ontologique de l'enfant, nous voyons poindre un risque. Dans la classe, deux cabanes à titre unique et définitif réitérent une dichotomie entre bien et mal, entre Éros et Thanatos et remettent en place une perspective imagoïque double, non seulement pour le maître mais aussi pour le lieu. Puisque figée en des lieux symboliques et réels, la mouvance dedans/dehors serait interdite au groupe et à l'individu. L'évolution factuelle voire l'effet thérapeutique seraient gommés et l'élève continuerait à être expert en dédoublement ayant simplement un champ de plus à sa disposition dans l'espace réel de la classe.

Pourtant, l'expérience nous montre que cette phase des cabanes multiples est nécessaire à la construction mentale de certains enfants particulièrement « abîmés ». Les cabanes, très bien définies spatialement et symboliquement, leur ré-offrent un champ d'expériences hors du domaine scolaire classique ; ainsi, dans la classe, ils peuvent retrouver, revivre des situations antérieures (d'échec ou non, de conflit ou non) avec une possibilité de catharsis. Repensons à Joseph qui invite systématiquement la dernière personne avec laquelle il était en conflit dans la maison-repos. A Magalie qui invitait tous ceux qui avaient un problème (comme elle ?). Ou à Patrice qui allait déverser son fiel dans le coin-insultes.

Si nous disions que tout problème se trouve résolu, nous contribuerions à la magie de la double-cabane ; or, ce n'est pas le cas. Nous constatons qu'elle permet à l'enfant une évolution dans son rapport au symbolique, dans sa relation à l'autre en tant qu'être social, et dans son image propre. Parce qu'elle offre une modification du rapport du moi au je qui ne passe pas uniquement et à priori par le verbe. Ce n'est pas un hasard si cet outil cabane, hors de ce champ magique de la parole, est d'abord constitué de la perspective double marquée matériellement par des lieux différents, le stade de la double imago se situant chez l'enfant avant l'apparition de la parole.

Nous percevons maintenant à la fois la nécessité de cette étape transitoire et le danger qui se présente à figer cet état. Les deux (ou multiples) cabanes ont totalement radicalisé la perception de l'espace classe. Nous avons, à ce stade, un lieu bon, un lieu mauvais et le reste de la classe qui est devenu indifférencié entre ces deux termes. Le maître, ne participant pas des cabanes, a trouvé

un espace réel : il se situe, provisoirement, dans l'espace indifférencié ; il existe ainsi en tant qu'individu non omnipotent, non omniprésent donc **réel**. L'espace classe, lui, est reconstruit par une dialectique du dedans et du dehors, en accueillant toutes les possibilités, tous les discours, tout le dire-je ou le fait de l'enfant, offrant à ce dit-enfant trois localisations. Nous pourrions les symboliser schématiquement ainsi :

- **cabane bonne** : Je est dans l'espace matriciel refuge, hors de la classe puisque hors du champ visuel et perceptif de l'autre ; mais je est dans la classe puisque la cabane est dans la classe ;

- **cabane mauvaise** : Je est dans le lieu de l'interdit, hors de la classe puisque hors du champ visuel et perceptif de l'autre ; mais je est dans la classe puisque la cabane est dans la classe et que le discours sado-excrémentiel interdit à priori, est accepté dans la classe ;

- **espace indifférencié** : Je est dans l'espace banal de la classe mais espace plus du tout banal puisque délimité et déterminé par deux autres espaces. Cet espace pourra être celui du travail pour tous, dont **Je**.

A cet instant, le danger que représente l'amphibologie de l'espace-classe imaginaire a disparu pour laisser place à un espace tangible qui offre à tous la possibilité de se situer dans la classe réelle ; tant à l'élève qu'au maître. Avec cet enrichissement primordial, « **je qui fuis** » peut fuir à l'intérieur, soit en régressant temporairement, soit directement en prise avec la loi. Qu'aurait apporté une telle possibilité à Tony (20) ? La question mérite d'être soulevée.

Le risque des cabanes multiples, c'est de constituer un espace schizophrène. Même si des règles régissent l'entrée et la sortie, le passage du dedans-dehors au dehors-dedans, la loi n'est pas encore réellement intégrée.

Serge Jaquet

